

Stephan Rupp

DIALOGUE ENTRE UN PRÊTRE ET UN ... ÉTRANGER?  
Une étude des sources d'inspiration de la fin de *L'étranger* d'Albert  
Camus

*L'étranger* d'Albert Camus parut en 1942, lorsque Camus avait 29 ans. En 1926 Maurice Heine publia le *Dialogue entre un prêtre et un moribond*, un opuscule du Marquis de Sade, écrivain et philosophe français.

Connaissant déjà *L'étranger*, j'ai lu *Le dialogue...* Ce qui m'a frappé est que j'avais comme une impression de déjà-vu; je n'ai pas pu m'empêcher de faire un rapprochement. Ce dernier avait-il peut-être influé sur la rédaction d'une partie du premier? *L'étranger* étant un monument de la littérature mondiale, le *Dialogue entre un prêtre et un moribond* étant plutôt ignoré par le grand public, je me demandais si j'avais fait une découverte.

Est-ce qu'un tel rapprochement est a priori justifié? Pour cela, il convient d'abord d'examiner les liens éventuels entre Albert Camus et le Marquis de Sade. Ensuite il faut savoir - afin de pouvoir discuter d'une influence possible - s'il connut l'opuscule en question. C'est ce qui nous occupera dans le premier chapitre de cette étude.

Si l'on commence à se plonger dans le sujet des sources d'inspiration pour l'ensemble de *L'étranger* on trouve que Camus en a eu une multitude. Ce qui est intéressant est que la critique littéraire ne mentionne pas Sade.

En ce qui concerne ces influences déjà connues pour la fin de *L'étranger*, on les esquissera dans la deuxième partie de ce papier.

Finalement, on posera la question cruciale à laquelle fait allusion le titre de cette étude (*Dialogue entre un prêtre et un... étranger?*): Y a-t-il eu une influence sadienne sur la rédaction de la fin du roman?

## 1 ALBERT CAMUS ET LE MARQUIS DE SADE

L'on ne peut pas vraiment dire que Albert Camus admirait le Marquis de Sade en tant qu'écrivain. Il est vrai qu'il le comptait encore parmi les grands romanciers en 1942 dans son essai *Le Mythe de Sisyphe*, lorsqu'il dit:

les grands romanciers sont des romanciers philosophes [...] Ainsi Balzac, Sade, Melville, Stendhal, Dostoïevski, Proust, Malraux, Kafka [...].<sup>1</sup>

Mais en 1952 il avait déjà révisé son jugement dans son essai *L'homme révolté*:

L'écrivain, malgré [...] les louanges inconsidérées de nos contemporains, est secondaire. Il est admiré aujourd'hui [...] pour des raisons où la littérature n'a rien à voir.<sup>2</sup>

En effet, Camus lui-même l'estimait principalement pour deux raisons non-littéraires: premièrement Sade haïssait, autant que lui, la peine de mort. Lisons ce qu'écrit Camus sur Sade dans *L'homme révolté*:

Cet homme [...] ne trouve une cohérence absolue, qu'en ce qui concerne la peine capitale. [...] Nodier devait résumer clairement, sans le savoir peut-être, la position obstinément défendue par Sade: "Tuer un homme dans le paroxysme d'une passion, cela se comprend. Le faire tuer par un autre dans le calme d'une méditation sérieuse, et sous le prétexte d'un ministère honorable, cela ne se comprend pas."<sup>3</sup>

Quant à l'œuvre de Camus ce concernant, celui-ci écrivit un essai passionné contre la peine de mort, intitulé *Réflexions sur la guillotine*. Le refus de la peine de mort est aussi sous-jacent dans *L'étranger*.

Deuxièmement, Camus pensait comme Sade au sujet des assassins politiques (*L'homme révolté*):

On trouve ici l'amorce d'une idée qui sera encore développée par Sade: celui qui tue doit payer de sa personne. Sade, on le voit est plus moral que nos contemporains.<sup>4</sup>

L'assassinat politique serait donc justifiable à condition que l'assassin donne sa propre vie en échange. C'est précisément cela qu'on pourrait voir, par exemple, comme morale de la pièce de théâtre *Les justes* d'Albert Camus.

Camus discute Sade explicitement dans *L'homme révolté*, lui consacrant un chapitre entier (*Un homme de lettres*). Dans son essai, Camus définit trois types de la révolte métaphysique, personnifiés par le Marquis de Sade, Friedrich Nietzsche, et Ivan Karamazov (le personnage d'un intellectuel athée dans le roman *Les Frères Karamazov* de Dostoïevski). Ce qui nous intéresse ici est Sade: dans *L'homme révolté* il est déclaré premier représentant de la révolte méta-physique. Qu'est-ce la révolte métaphysique selon la définition d'Albert Camus?

La révolte métaphysique est le mouvement par lequel un homme se dresse contre sa condition et la création tout entière.<sup>5</sup>

Cette révolte, aux yeux de Camus, est provoquée par le sentiment de l'absurdité de la condition humaine. Qu'est-ce l'absurde pour Camus? Il le définit dans *Le*

*Mythe de Sisyphe*, sous-titré *Essai sur l'absurde*: "C'est la raison lucide qui constate ses limites"<sup>6</sup>. Et dans un autre passage Camus écrit:

ce qui est absurde, c'est la confrontation de cet irrationnel et de ce désir éperdu de clarté dont l'appel résonne au plus profond de l'homme.<sup>7</sup>

L'emblème de "l'homme absurde"<sup>8</sup> pour Camus est justement le héros antique *Sisyphe*. *Sisyphe* refait sans cesse un travail duquel il sait d'avance qu'il n'aboutira jamais: de même l'homme absurde. Tout en sachant qu'il ne pourra jamais connaître le sens de sa vie, il ne cesse pas pour autant d'en poser la question. C'est sa manière de se révolter.

Chez Sade, une révolte apparentée, due à un sentiment de la méchanceté et du non-sens du monde, se manifeste par une extrême pulsion destructrice. Le but idéal en serait la destruction universelle.

(Citation de Sade dans *L'homme révolté*):

J'abhorre la nature... Je voudrais déranger ses plans, arrêter la roue des astres, bouleverser les globes qui flottent dans l'espace, détruire ce qui la sert, protéger ce qui lui nuit, l'insulter en un mot dans ses œuvres, et je n'y puis réussir.<sup>9</sup>

Dans le roman *La nouvelle Justine* du Marquis de Sade on trouve un passage correspondant:

Un de vos philosophes modernes se disait l'amant de la nature: eh bien, moi, mon ami, je m'en déclare le bourreau.<sup>10</sup>

Le philosophe auquel il fait allusion est bien sûr son grand antipode, Jean-Jacques Rousseau.

Caligula, le protagoniste tyrannique d'un drame du même nom d'Albert Camus, a un fantasme semblable de destruction universelle: il commence le génocide du peuple dont il est l'empereur.

C'est un personnage qui est définitivement inspiré par les libertins sadiens, comme, par exemple, Saint-Fond.

Ce dernier, dans *L'histoire de Juliette ou les prospérités du vice*, donne l'ordre de tuer plusieurs femmes devant ses yeux, étant motivé par un extrême sadisme.<sup>11</sup>

Ainsi nous pouvons confirmer que Camus a connu l'œuvre de Sade, dans le cas de *Caligula* l'influence sadienne est manifeste. Par conséquent, la question de savoir si un certain opuscule de Sade ait éventuellement pu influencer un certain roman de Camus devient tout à fait pertinent: tout cela à condition que Camus

ait connu le *Dialogue entre un prêtre et un moribond* ... Et, en effet, il le mentionne dans *L'homme révolté*. Camus pose la question si Sade est athée:

Il le dit, on le croit, dans le *Dialogue entre un prêtre et un moribond*; on hésite ensuite devant sa fureur de sacrilège.<sup>12</sup>

Cette hésitation vient à Camus parce que, dans ses œuvres, Sade aime blasphémer Dieu: pourquoi quelqu'un prendrait tant de plaisir à blasphémer si, au fond de lui, il ne croyait pas à l'existence de l'objet qu'il blasphème?

Cependant tout cela ne prouve pas définitivement que Camus ait connu le *Dialogue entre un prêtre et un moribond* au moment où il écrivit *L'étranger*. *L'homme révolté* est publié seulement en 1951, Camus rédigea *L'étranger* déjà en 1940. Quoi qu'il en soit, c'est au moins fort probable: *Caligula*, suggérant un travail intensif sur l'ensemble de l'œuvre de Sade, est déjà terminé en 1938.

Le fait que le *Dialogue* soit mentionné dans *L'homme révolté* et que Camus comptait Sade encore parmi les romanciers modèles en 1942 (donc encore deux ans après l'achèvement de *L'étranger*), le rôle que joue Sade pour *Caligula* et *L'homme révolté* et l'admiration de Camus pour certaines idées sadiennes sont des données de base solides. Elles justifient dès le début que la question centrale de cette étude soit posée.

Cependant, en effectuant un minimum de recherche dans ce domaine, on se rend compte très vite que Camus eut une multitude de sources d'inspiration littéraires pour *L'étranger* et dans ce contexte aussi plusieurs pour la fin.

Par exemple – et parmi les plus influents: Voltaire, André Gide, Fedor Mikhaïlovitch Dostoïevski, Franz Kafka (surtout avec son roman *Le procès*), Ernest Hemingway, André Malraux, Jean-Paul Sartre. Le titre du roman est le même que celui d'un poème célèbre de Charles Baudelaire.

En ce qui concerne la fin, Camus se laissa surtout inspirer du roman *Le dernier jour d'un condamné* de Victor Hugo et de la partie finale du roman *Le rouge et le noir* de Stendhal. Avant d'examiner l'influence de Sade, voyons d'avance ces deux influences primaires, déjà bien étudiées par la critique littéraire.

## 2 LES SOURCES D'INSPIRATION CONNUES

### 2.1 Victor Hugo: *Le dernier jour d'un condamné*

Pour rappeler le contenu (citation du *Dictionnaire des œuvres littéraires de langue française*):

À la prison de Bicêtre, un condamné à mort note heure par heure les événements d'une journée dont il apprend qu'elle sera la dernière. Il rappelle les circonstances de la sentence, puis de son emprisonnement et la raison qui le fait écrire, jusqu'au moment où il lui sera physiquement impossible de continuer. Décrivant sa cellule, détaillant la progression de la journée, évoquant d'horribles souvenirs comme le ferrement des forçats, la complainte argotique d'une jeune fille, des rêves, il en arrive au transfert à la Conciergerie. Il interrompt le «sermon sentimental» et «l'élégie théologique» du prêtre et reprend le cours de ses notations. Puis on lui amène Marie, sa petite fille. C'est enfin l'ultime trajet. Il tremble, il implore. On monte les marches de l'échafaud: il est quatre heures. Une dernière note «écrite de la main du condamné» ajoutée par l'«éditeur» reproduit en fac-similé la chanson en argot.<sup>13</sup>

Tout le roman, publié en 1829, est un ardent plaidoyer contre la peine de mort. Étant écrit sous la forme d'une autobiographie, *Le dernier jour d'un condamné* est d'autant plus prenant qu'il invite à l'identification. (Il a déjà été question du plaidoyer d'Albert Camus contre la peine de mort sous forme de l'essai *Réflexions sur la guillotine*.)

Le tout premier texte publié par Camus à l'âge de 18 ans, une nouvelle intitulée *Le dernier jour d'un mort-né*, était inspirée de ce roman de Victor Hugo. De même, *L'étranger* reprendra plus tard des éléments du *Dernier jour d'un condamné*. On en verra juste quelques-uns pour illustrer cela.

La situation est fondamentalement la même. Quelqu'un a commis un crime et est puni par une condamnation à mort: il sera guillotiné. Dans sa cellule de prison il attend et vit son dernier jour. Entre-temps il y rencontre un prêtre, venu le consoler et l'absoudre.

L'impression que ce prêtre fait sur le condamné hugolien et le condamné camusien est la même à quelques mots près:

Le prêtre est revenu.

Il a des cheveux blancs, *l'air très doux*<sup>14</sup> [...]<sup>15</sup>

[VS:]

[L'aumônier] s'est assis sur ma couchette [...]

Je lui trouvais tout de même *un air très doux*.<sup>16</sup>

La première citation est du *Dernier jour*, la deuxième de *L'étranger*.

En ce qui concerne le peu d'attention que les condamnés à mort consacrent à ce que leur dit l'ecclésiastique, les deux textes se ressemblent à nouveau.

[*Le dernier jour d'un condamné*:]

Pendant que je vacillais sur ma chaise comme endormi, le bon vieillard parlait. *C'est du moins ce qui m'a semblé*, et je crois me souvenir que j'ai vu ses lèvres remuer, ses mains s'agiter, ses yeux reluire.<sup>17</sup>

[VS *L'étranger*:]

Je m'appuyais de l'épaule contre le mur. *Sans bien le suivre*, j'ai entendu qu'il recommençait à m'interroger. Il parlait d'une voix inquiète et pressante. J'ai compris qu'il était ému et je l'ai mieux écouté.<sup>18</sup>

Dans ce contexte, il semble aussi que Camus a emprunté l'élément suivant au roman hugolien: étant vite las de la présence des ecclésiastiques, les deux condamnés leur demandent de les laisser seuls:

[*Le dernier jour d'un condamné*:]

Monsieur, lui ai-je répondu, laissez-moi seul, je vous prie.<sup>19</sup>

[VS *L'étranger*:]

J'allais lui dire de partir, de me laisser [...] <sup>20</sup>

Une autre similarité: les pensées des deux condamnés à mort reviennent parfois avec émotion à une personne qui s'appelle... Marie. Chez Hugo elle est la petite fille aimée du condamné; Camus donnera le même prénom à la dernière maîtresse de Meursault:

[*Le dernier jour d'un condamné*:]

Pauvre petite! ton père, qui t'aimait tant, [...] qui passait la main sans cesse dans les boucles de tes cheveux comme sur la soie, qui prenait ton joli visage rond dans sa main, qui te faisait sauter sur ses genoux, et le soir joignait tes deux petites mains pour prier Dieu! [...]

Oh! si ces jurés l'avaient vue, au moins, ma jolie petite *Marie*, ils auraient compris qu'il ne faut pas tuer le père d'un enfant de trois ans.<sup>21</sup>

[VS *L'étranger*:]

J'ai dit qu'il y avait des mois que je regardais ces murailles. [...] Peut-être, il y a bien longtemps, y avais-je cherché un visage. Mais ce visage avait la couleur du soleil et la flamme du désir: c'était celui de *Marie*.<sup>22</sup>

Il y a encore d'autres cas où Camus s'inspira très certainement du roman hugolien. Au début du récit du *Dernier jour d'un condamné* il y a un paragraphe contenant une phrase en partie reprise dans le dernier chapitre de *L'étranger*: "les hommes sont tous condamnés à mort avec des sursis indéfinis".

Voici le paragraphe en entier et son pendant dans *L'étranger*:

Les hommes, je me rappelle l'avoir lu dans je ne sais quel livre où il n'y avait que cela de bon, les hommes sont tous condamnés à mort avec des sursis indéfinis. Qu'y a-t-il donc de si changé à ma situation?<sup>23</sup>

[VS:] si [l'aumônier] me parlait ainsi ce n'était pas parce que j'étais condamné à mort; à son avis, nous étions tous condamnés à mort.<sup>24</sup>

Cependant, cette phrase, quoique bien-dite, n'est bonne à servir de consolation pour aucun des deux condamnés: des années à venir feraient bien une différence pour eux.

Pour terminer, je voudrais indiquer que quelques critiques virent aussi un parallèle narratologique. Concernant le *Dernier jour d'un condamné* G. Gingembre dit:

Littérairement, c'est un "je" qui s'exprime avec une modernité remarquable, et transcrit un monologue intérieur. Camus lui doit sans doute la technique de *L'étranger*.<sup>25</sup>

## 2.2 Stendhal: *Le rouge et le noir*

La deuxième source d'inspiration pour la fin de *L'étranger* est le roman *Le rouge et le noir* (1830) de Stendhal. Cette source est connue comme la première, mais elle est moins importante.

Ici, la démarche sera la même que pour le *Dernier jour d'un condamné*, c'est-à-dire qu'on se contentera de quelques exemples pour illustrer cette influence.

À la fin du roman *Le rouge et le noir*, Julien Sorel essaie d'assassiner d'un coup de pistolet son ex-amante Louise de Rênal et, par la suite, la peine capitale lui est infligée. Julien Sorel est le troisième condamné à mort à considérer ici.

Camus adopta du texte stendhalien le motif du refus de recevoir le prêtre:

[*Le rouge et le noir*:]

Le matin il avait déjà refusé la visite de ce prêtre, mais cet homme s'était mis en tête de confesser Julien [...].<sup>26</sup>

[VS *L'étranger*:]

Pour la troisième fois, j'ai refusé de voir l'aumônier.<sup>27</sup>

Une autre similitude: dans les deux romans, l'ecclésiastique exprime son désir d'embrasser le condamné. Julien Sorel en devient furieux, Meursault le refuse tout net:

Le prêtre voulut embrasser Julien, et se mit à s'attendrir en lui parlant. La plus basse hypocrisie était trop évidente; de sa vie, Julien n'avait été aussi en colère.<sup>28</sup>

[VS:] Il a dit quelques mots et m'a demandé très vite si je lui permettais de m'embrasser: «Non», ai-je répondu. Il s'est retourné et a marché vers le mur sur lequel il a passé sa main lentement [...].<sup>29</sup>

Camus s'inspira probablement aussi d'une scène où Julien Sorel songe à se "jeter sur le prêtre et l'étrangler avec sa chaîne".<sup>30</sup> Camus fait passer son personnage à l'acte: à un moment donné Meursault agresse l'aumônier physiquement:

[L'aumônier:] «[...] Je prierai pour vous.»

Alors, je ne sais pas pourquoi, il y a quelque chose qui a crevé en moi. Je me suis mis à crier à plein gosier et je l'ai insulté et je lui ai dit de ne pas prier. Je l'avais pris par le collet de sa soutane.<sup>31</sup>

### 3 UNE SOURCE D'INSPIRATION SUPPOSÉE: LE MARQUIS DE SADE

#### 3.1 Présentation du *Dialogue entre un prêtre et un moribond*

Pour rappeler le contenu (citation du *Dictionnaire des œuvres littéraires de langue française*):

Le prêtre venu confesser un moribond et obtenir son repentir ne trouve rien à répondre aux arguments par lesquels celui-ci réfute les idées de péché originel, de création et de libre arbitre. Le libertin sur son lit de mort écarte successivement les miracles, les prophéties et les martyrs comme «preuves» du christianisme. Il dessine le portrait d'un Jésus séditieux et imposteur avant de développer une morale purement humaine du plaisir partagé.<sup>32</sup>

Comme il a déjà été mentionné dans l'introduction, cet opuscule du Marquis de Sade est plutôt ignoré par le grand public. On suppose que Sade le rédigea pendant son incarcération à la Bastille en 1782, c'est-à-dire quand il avait 42 ans. Le *Dialogue entre un prêtre et un moribond* est un des manuscrits qu'il laissa dans sa cellule, lors de son transfert à l'asile de Charenton, une semaine avant la prise de la Bastille. Il fut seulement publié en 1926, grâce au pionnier en études sadiennes, Maurice Heine.

Pour cet opuscule, Sade s'inspira pour le cadre de la *Lettre sur les aveugles* (1749), de Denis Diderot, où le géomètre Saunderson, un autre moribond, avait aussi souverainement réfuté les arguments d'un pasteur. Pourtant, l'ouvrage de Diderot ne livra que les *dramatis personae* et, dans les grandes lignes, le sujet, mais influa très peu sur le contenu concret du *Dialogue entre un prêtre et un moribond*.<sup>33</sup>

Dans le *Dialogue entre un prêtre et un moribond* se sent aussi l'influence des œuvres de Bernard le Bovier de Fontenelle, un précurseur des philosophes du siècle des lumières. Cette influence concerne aussi bien la forme que le contenu du *Dialogue*: dans deux de ses ouvrages les plus importants, le *Dialogue des morts* (1683) et les *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686), Fontenelle se servit de la forme du dialogue, qu'il avait lui-même adoptée de Platon et de



Lucien. Quant à "sa philosophie", Fontenelle était très critique envers la religion et les idées traditionnelles.

Cependant, le *Dialogue entre un prêtre et un moribond* n'est pas représentatif pour l'écriture de Sade. Il s'agit d'une de ses premières œuvres. Il n'y avait pas encore trouvé la philosophie pour laquelle il acquit sa notoriété.

Le moribond formule, par exemple, à la fin du *Dialogue*, une morale presque chrétienne:

La raison [...] toute seule doit nous avertir que de nuire à nos semblables ne peut jamais nous rendre heureux, [...] toute la morale humaine est renfermée dans ce seul mot: *rendre les autres aussi heureux que l'on désire de l'être soi-même* et ne leur jamais faire plus de mal que nous n'en voudrions recevoir.<sup>34</sup>

Dans *La nouvelle Justine ou les malheurs de la vertu* - écrit 15 ans plus tard que le *Dialogue* - et ses œuvres postérieures, émergera une doctrine radicalement différente - celle qui sera connue, par les générations futures, sous le nom de sadisme.

### 3.2 L'influence supposée du *Dialogue entre un prêtre et un moribond*

Qu'est-ce qui fait qu'on puisse sentir une parenté entre la fin de *L'étranger* d'Albert Camus et le *Dialogue entre un prêtre et un moribond* du Marquis de Sade? La réponse est simple: c'est l'abondance de traits communs aux deux textes.

J'en nommerai ensuite les plus frappants. Il s'ensuivra une comparaison supplémentaire, qui complétera l'énumération des points communs. Dans les deux cas, il s'agira d'une comparaison purement textuelle, sans référence explicite aux systèmes philosophiques du siècle des lumières ou de l'existentialisme.

#### 3.2.1 Les points communs les plus frappants

Il est vrai que l'ouvrage sadien est seul à ne pas avoir la constellation prêtre-condamné à mort. À la place il y a la constellation prêtre-moribond. Cependant cela ne change rien au fait que dans tous les textes considérés ici (c'est-à-dire chez Camus, chez Hugo, chez Stendhal et chez Sade), il y a une constellation qui est principalement la même: celle de prêtre-"moriturus". Le mot latin "moriturus" (participe futur actif de "mori") désigne quelqu'un qui doit mourir

dans l'avenir immédiat. (Dans la Rome antique c'était l'épithète des gladiateurs.) En d'autres termes, Meursault, le prisonnier hugolien, Julien Sorel et le Moribond sont tous des condamnés à mort avec, pour ainsi dire, des sursis définis.

Ce qui fait vraiment une différence, par contre, est quelque chose de beaucoup plus important: dans aucun des deux principaux modèles pour la fin - donc ni chez Hugo, ni chez Stendhal - cette constellation de prêtre-*moriturus* joue un rôle constitutif. Par contre, elle est l'essence de l'opuscule de Sade. En effet, il ne consiste en rien d'autre qu'un dialogue dialectique entre ces deux personnages. L'opuscule a l'aspect d'une pièce de théâtre, dépourvu d'actes, de scènes et de didascalies.

Et il semble bien que Albert Camus reprit la structure de l'ouvrage du Marquis de Sade pour façonner la deuxième moitié du chapitre final - et c'est d'autant plus important qu'il s'agit de la partie la plus décisive du roman: la fin de *L'étranger* est un dialogue dialectique entre un prêtre et un *moriturus*/ un condamné à mort. Ce n'est pas du tout le cas chez Hugo et Stendhal, où la rencontre avec l'ecclésiastique reste plus au moins un évènement parmi d'autres. Meursault et le moribond discutent tous les deux avec un prêtre, venu leur donner l'absolution. Ils sont sûrs de mourir bientôt et se trouvent par conséquent dans une situation cruciale (une *Grenzsituation*, dirait Jaspers), dans laquelle ils sont en mesure de décider dans l'absolu s'ils ont besoin de Dieu pour faire leur vie ou s'ils n'en ont pas besoin. Meursault répond à l'aumônier qu'il ne croit pas en Dieu. Il y a d'ailleurs un passage similaire au début de la deuxième partie du roman, où Meursault donne déjà la même réponse au juge d'instruction:

[le juge d'instruction] m'a exhorté une dernière fois, dressé de toute sa hauteur, en me demandant si je croyais en Dieu. J'ai répondu que non.<sup>35</sup>

Le moribond, aussi, répond "Non" à la question du prêtre "Vous ne croyez donc point en Dieu?"

Conformément à cela, le moribond et Meursault refusent tous les deux les croyances chrétiennes dans une vie après la mort dans l'au-delà et dans le Jugement dernier.

LE PRÊTRE: Mais enfin vous admettez bien quelque chose après cette vie, il est impossible que votre esprit ne se soit pas plu à percer l'épaisseur des ténèbres du sort qui nous attend, et quel système peut l'avoir mieux satisfait que celui d'une multitude de peines pour celui qui vit mal et d'une éternité de récompenses pour celui qui vit bien?

LE MORIBOND: Quel, mon ami? celui du néant; jamais il ne m'a effrayé [...] N'ai-je pas sous mes yeux l'exemple des générations et régénérations perpétuelles de la nature? Rien ne périt, mon ami, rien ne se détruit dans le monde; aujourd'hui homme, demain ver, après-demain mouche, n'est-ce pas toujours exister?<sup>36</sup>

Le moribond croit en une vie éternelle, mais sous un angle entièrement biologique. Cela revient pourtant à la mort entière de l'homme dans son individualité. À la fin du *Dialogue* il dira au prêtre: "Renonce à l'idée d'un autre monde, il n'y en a point".<sup>37</sup> On rapprochera ces extraits des passages suivants de *L'étranger*:

[L'aumônier] m'a dit: «N'avez vous donc aucun espoir et vivez-vous avec la pensée que vous allez mourir tout entier? - «Oui», ai-je répondu. [...]»<sup>38</sup>

Pour ce qui est du Jugement dernier, Meursault le rejette implicitement:

Selon lui [l'aumônier], la justice des hommes n'était rien et la justice de Dieu tout. J'ai remarqué que c'était la première qui m'avait condamné. [...] J'étais coupable, je payais, on ne pouvait rien me demander de plus.<sup>39</sup>

Dans les deux cas il s'ensuit une espèce de duel entre le prêtre et le *moriturus*, où l'un essaie de convertir l'autre. Sur le plan abstrait c'est en même temps un duel, où les deux grandes croyances - celui du christianisme et de l'athéisme (il s'agit d'une croyance philosophique) – vont sur le terrain. Le gagnant est à chaque fois, et de loin, l'athée: l'ecclésiastique fait mauvaise figure, voire piètre figure en ce qui concerne le *Dialogue entre un prêtre et un moribond*. Là, le prêtre a une fonction de repoussoir, pour mettre en valeur le moribond.

Les héros sont les athées. Ce sont eux qui ont les arguments convaincants, ce sont eux qui ébranlent avec agressivité les convictions de leurs interlocuteurs religieux. Dans les derniers moments de leurs vies, les deux *morituri* se montrent souverains, sans peur de la mort. Les ecclésiastiques, par contre, sont à bout d'arguments. Ils ressortent de l'entretien humiliés, dans le cas de l'aumônier de *L'étranger* "les yeux pleins de larmes" et dans le cas du prêtre du *Dialogue* même totalement converti à l'autre système: le libertinage athée - dans l'opuscule de Sade l'action traditionnelle de la conversion d'un non-croyant est inversée. Voyons les passages en détail:

[L'aumônier] m'a regardé un moment en silence. Il avait les yeux pleins de larmes. Il s'est détourné et il a disparu.<sup>40</sup>

En ce qui concerne le *Dialogue*, une remarque introductrice: le moribond s'est arrangé de manière à avoir des courtisanes à sa disposition, afin de terminer sa vie dans leur bras. Il a réussi à convaincre le prêtre à - je cite - "en prendre sa part", agissant selon sa maxime de "rendre les autres aussi heureux que l'on désire de l'être soi-même":

NOTE: Le moribond sonna, les femmes entrèrent et le prédicant devint dans leurs bras un homme corrompu, pour n'avoir pas su expliquer ce que c'était que la nature corrompu.<sup>41</sup>

Comment se présentent les scènes comparables dans les autres textes?

Le condamné hugolien répond "oui" à la question s'il croit en Dieu; quant à Julien Sorel, le lecteur ne le voit pas pendant l'absolution. Par conséquent, Hugo et Stendhal n'entrent pas en jeu dans ce contexte: ce n'est que chez Sade qu'il y a déjà cette interaction intensive et continue entre le prêtre et le *moriturus*.

Somme toute, il semble plus que probable que Camus s'est en effet inspiré de l'opuscule de Sade.

### 3.2.2 Les autres points communs

Dans ce chapitre je vais effectuer une comparaison supplémentaire, qui complétera l'énumération des points communs des deux textes.

Les noms des deux protagonistes - tous les deux apparaissant dans un genre littéraire philosophique (roman philosophique et dialogue philosophique) - renvoient chacun à la mort. Un moribond est quelqu'un qui est près de mourir; le mot Meursault fait bien penser au verbe mourir, voire au fait que chacun doit mourir seul comme notre condamné à mort (Meursault/ "[Je] meurs seul"), une certitude fondamentale des existentialistes... et cette association est certainement voulue par Camus.<sup>42</sup>

Comme on l'a déjà dit dans le chapitre précédent, la situation dans les deux textes est fondamentalement la même. Un prêtre vient chez un *moriturus* pour lui donner l'absolution. La condition en est la pénitence. Le prêtre, chez Sade, demande donc au moribond s'il se repent:

LE PRÊTRE: [...] ne vous repentez-vous point, mon enfant, des désordres multipliés où vous ont emporté la faiblesse et la fragilité humaine?<sup>43</sup>

Et le moribond répond ironiquement "Oui, mon ami, je me repens." parce qu'il se repent de quelque chose d'entièrement différent de ce à quoi le prêtre a pensé:

LE PRÊTRE: Eh bien, profitez de ces remords heureux pour obtenir du ciel, dans le court intervalle qui vous reste, *l'absolution générale de vos fautes*, et songez que ce n'est que par la médiation du très *saint sacrement de la pénitence* qu'il vous sera possible de l'obtenir de l'éternel.

LE MORIBOND: Je ne t'entends pas plus que tu ne m'as compris. [...] Créé par la nature avec des goûts très vifs, avec des passions très fortes; uniquement placé dans ce monde pour m'y livrer et pour les satisfaire [...] Aveuglé par l'absurdité de tes systèmes, j'ai combattu par eux toute la violence des désirs [...] *et je m'en repens* [...] <sup>44</sup>

Donc le moribond ne se repent pas d'avoir péché, mais au contraire de, on pourrait dire, ne pas avoir assez péché.

L'aumônier dans *L'étranger* essaie aussi de faire repentir ses péchés à Meursault:

Il me disait sa certitude que mon pourvoi serait accepté, mais je portais le poids d'un péché dont il fallait me débarrasser.<sup>45</sup>

Mais cet effort de la part de l'aumônier est également vain parce que Meursault refuse dès le début *la conditio sine qua non* pour se repentir d'un péché, en effet de reconnaître l'existence-même de "péchés": "Je lui ai dit que je ne savais pas ce qu'était un péché."<sup>46</sup>

Implicitement le moribond fait la même chose. On pourrait dire que pour lui le péché consiste à ne pas pécher et donc les péchés comme l'Église les entend n'existent pas pour lui non plus.

Un péché est une transgression de la loi divine, mais ni Meursault ni le moribond croient en une justice divine et en une punition pour les péchés après la mort. (Voir chapitre précédent). Il n'y a que la justice des hommes qui existe pour eux. Mais celle-ci est interprétée de manière amorale par les deux *morituri*. Ce concernant, il y a de nouveau une grande ressemblance entre les attitudes. Le moribond pense qu'il est absurde d'avoir des remords après avoir commis un crime. Et en effet Meursault, en quelque sorte une allégorie de l'indifférence, n'en a pas non plus après avoir commis son meurtre. Le crime est considéré quasiment comme un article de commerce déjà suffisamment payé par la peine judiciaire.

Je lui ai dit que je ne savais pas ce qu'était un péché. On m'avait seulement appris que j'étais un coupable. *J'étais coupable, je payais, on ne pouvait rien me demander de plus.*<sup>47</sup>

*VS Dialogue entre un prêtre et un moribond:*

LE MORIBOND: [...] il suffit que la loi [...] condamne [le crime], et que le glaive de la justice le punisse, [...] mais, *dès qu'il est malheureusement commis, il faut savoir prendre son parti, et ne pas se livrer au stérile remords*; [...] il est donc absurde de s'y livrer et plus absurde encore de craindre d'en être puni dans l'autre monde [...].<sup>48</sup>

Regardons maintenant comment les ecclésiastiques essaient de convaincre les *morituri* de la cause chrétienne. Ils font tous les deux référence aux miracles, perçus comme des manifestations du pouvoir divin et comme preuves de l'existence de Dieu.

*Dialogue entre un prêtre et un moribond:*

LE PRÊTRE: Et qui peut s'aveugler sur les miracles de notre divin rédempteur?<sup>49</sup>

VS *L'étranger*:

[L'aumônier] regardait le ciel à travers les barreaux. «[...] On pourrait vous demander de voir [...] Toutes ces pierres suent la douleur, je le sais. Je ne les ai jamais regardées sans angoisse. Mais, du fond du cœur, je sais *que les plus misérables d'entre vous ont vu sortir de leur obscurité un visage divin*. C'est ce visage qu'on vous demande de voir.»<sup>50</sup>

Mais aussi bien le moribond que Meursault se fient exclusivement au pouvoir de la raison et ne croient que ce qu'ils peuvent voir ou sentir.

*Dialogue entre un prêtre et un moribond:*

LE MORIBOND: [...] dès qu'il est possible que la nature toute seule ait fait ce que tu attribue à ton dieu, pourquoi veux-tu lui aller chercher un maître? La cause de ce que tu ne comprends pas, est peut-être la chose du monde la plus simple. Perfectionne ta physique et tu comprendras mieux la nature, *épure ta raison*, bannis tes préjugés et tu n'auras plus besoin de ton dieu.<sup>51</sup> [...]

Entre *la compréhension* et la foi, il doit exister des rapports immédiats; où la compréhension n'agit point, la foi est morte, et ceux qui, dans tel cas prétendraient en avoir, en imposent.<sup>52</sup>

[...] prouve-moi que la nature ne se suffit pas à elle-même, et je te permettrai de lui supposer un maître; jusque-là n'attends rien de moi, je ne me rends qu'à *l'évidence*, et *je ne la reçois que de mes sens*; où ils s'arrêtent ma foi reste sans force.<sup>53</sup>

Meursault aussi puise toute sa force dans sa raison, ce qui se voit, par exemple, en sa manière extrêmement rationnelle de se préparer au probable rejet de son pourvoi:

Pendant tout le jour, il y avait mon pourvoi. Je crois que j'ai tiré le meilleur parti de cette idée. Je *calculais* mes effets et j'obtenais de mes *réflexions* le meilleur rendement. Je prenais toujours la plus mauvaise supposition: mon pourvoi était rejeté. «Eh bien, je mourrai donc.» [...] C'était toujours moi qui mourrais, que ce soit maintenant ou dans vingt ans.

À ce moment, ce qui me gênait un peu dans mon *raisonnement*, c'était ce bond terrible que je sentais en moi à *la pensée* de vingt ans de vie à venir. Mais je n'avais qu'à l'étouffer en imaginant ce que seraient *mes pensées* dans vingt ans quand il me faudrait quand même en venir là. [...]

*Donc* (et le difficile c'était de ne pas perdre de vue tout ce que ce «*donc*» représentait de *raisonnements*), *donc*, je devais accepter le rejet de mon pourvoi.<sup>54</sup>

Meursault aussi ne se fie qu'à ce qu'il peut saisir avec ses sens. Il est empiriste autant que le moribond sadien. N'ayant rien perçu, il répond à l'aumônier à propos du "miracle du divin visage":

J'ai dit qu'il y avait des mois que je regardais ces murailles. [...] *je n'avais rien vu surgir de cette sueur de pierre.*<sup>55</sup>

Ainsi que Meursault n'expérimenta rien de surnaturel ou d'irrationnel, le moribond refuse également de reconnaître l'existence de miracles:

*À l'égard de tes miracles, ils ne m'en imposent pas davantage.* Tous les fourbes en ont fait, et tous les sots en ont cru; pour me persuader de la vérité d'un miracle, il faudrait que je fusse bien sûr que l'évènement que vous appelez tel fût absolument contraire aux lois de la nature, car il n'y a que ce qui est hors d'elle qui puisse passer pour miracle [...] Il ne faut que deux choses pour accréditer un prétendu miracle, un bateleur et des femmelettes [...] tous les nouveaux sectateurs en ont fait, et [...] tous ont trouvé des imbéciles qui les ont crus.<sup>56</sup>

Les prêtres sont à bout d'arguments, parce que les deux *morituri* ne sont pas prêts à voir le monde avec les yeux du croyant. Ainsi les ecclésiastiques leur reprochent dans les deux textes leur cécité:

«[L'aumônier:] vous avez un cœur *aveugle*. Je prierai pour vous.»<sup>57</sup>

*VS Dialogue entre un prêtre et un moribond:*

LE PRÊTRE: [...] je n'ai plus rien à te dire. On ne rend point la lumière à un *aveugle*.<sup>58</sup>

Tout en n'étant pas prêts à voir le monde avec les yeux du croyant, le moribond et Meursault sont quand même prêts à discuter avec les prêtres. Le premier plus que le dernier, Meursault ayant d'abord plusieurs fois refusé la visite de l'aumônier. Cependant, à mesure que les positions s'endurcissent, ils commencent à se lasser de leurs interlocuteurs, voire à s'en agacer, spécialement Meursault.

*Dialogue entre un prêtre et un moribond:*

Ami - il me paraît que ta dialectique est aussi fausse que ton esprit. Je voudrais que tu raisonnasses plus juste, *ou que tu me laissasses mourir en paix*.<sup>59</sup>

[...] dans l'instant où mon âme faible a besoin de calme et de philosophie, *ne viens pas l'épouvanter de tes sophismes*, qui l'effraieraient sans la convaincre, *qui l'irriteraient* sans la rendre meilleure [...].<sup>60</sup>

*L'étranger:*

Moi, j'ai seulement senti qu'il commençait à m'ennuyer.<sup>61</sup> [...]

Il est resté assez longtemps détourné. *Sa présence me pesait et m'agaçait. J'allais lui dire de partir, de me laisser*.<sup>62</sup> [...]

Il voulait encore me parler de Dieu, mais je me suis avancé vers lui et j'ai tenté de lui expliquer une dernière fois qu'il me restait peu de temps. Je ne voulais pas le perdre avec Dieu. [...] Alors, je ne sais pas pourquoi, il y a quelque chose qui a crevé en moi. *Je me suis mis à crier à plein gosier et je l'ai insulté* et je lui ai dit de ne pas prier. *Je l'avais pris par le collet* de sa soutane.<sup>63</sup> [...] Lui parti, j'ai retrouvé le calme.<sup>64</sup>

Il s'ensuit toute une tirade d'invectives de la part de Meursault. Camus la rédigea dans le discours indirect libre, ce qui donne une impression d'immédiateté:

[Dans le chapitre sur Victor Hugo, on a déjà rapproché les passages de *L'étranger* et du *Dernier jour d'un condamné*, où les condamnés demandent aux prêtres de les laisser seuls.]

Je déversais sur lui tout le fond de mon cœur avec des bondissements mêlés de joie et de colère. Il avait l'air si certain, n'est-ce pas? *Pourtant, aucune de ces certitudes ne valait un cheveu de femme.* [...] J'étouffais en criant tout ceci. Mais déjà, on m'arrachait l'aumônier des mains et les gardiens me menaçaient.<sup>65</sup>

Dans le *Dialogue entre un prêtre et un moribond*, il existe aussi un passage où le moribond met en question les convictions et la foi du prêtre en l'invectivant. On sent une agressivité similaire dans son discours:

Entre la compréhension et la foi, il doit exister des rapports immédiats; où la compréhension n'agit point, la foi est morte, et ceux qui, dans tel cas prétendraient en avoir, en imposent. *Je te défie toi-même de croire au dieu que tu me prêches* - parce que tu ne saurais me le démontrer, parce qu'il n'est pas en toi de me le définir, que par conséquent tu ne le comprends pas - que dès que tu ne le comprends pas, tu ne peux plus m'en fournir aucun argument raisonnable et qu'en un mot *tout ce qui est au-dessus des bornes de l'esprit humain, est ou chimère ou inutilité*; que ton dieu ne pouvant être que l'une ou l'autre de ces choses, *dans le premier cas je serais un fou d'y croire, un imbécile dans le second.*<sup>66</sup>

Le fait que les *morituri* refusent radicalement les positions de leurs interlocuteurs se traduit aussi en leur manière d'adresser les prêtres. Ils ne respectent pas les conventions sociales ce concernant.

Ainsi, le moribond tutoie le prêtre, tandis que ce dernier le vouvoie continuellement (sauf pour une fois<sup>67</sup>). Cette familiarité unilatérale et irrespectueuse dévalorise et humilie le prêtre, celui-ci acceptant le tutoiement sans la moindre protestation.

Un exemple du début de l'opuscule:

LE PRÊTRE: [...] profitez de ces remords heureux pour obtenir du ciel, dans le court intervalle qui *vous* reste, l'absolution générale de *vos* fautes [...]

LE MORIBOND: Je ne t'entends pas plus que *tu* ne m'a compris.<sup>68</sup>

Se permettant une autre familiarité, il l'appelle aussi avec insistance "mon ami".

Exemples:

Oui, *mon ami*, je me repens. [...] <sup>69</sup>

*Mon ami*, conviens d'un fait [...] <sup>70</sup>

*Mon ami*, prouve-moi l'inertie de la matière [...] <sup>71</sup>

Voilà, *mon ami*, voilà les seuls principes que nous devons suivre [*etc.*] <sup>72</sup>



En outre, le moribond adresse son interlocuteur de manière péjorative "prédicant". À un moment donné, par exemple, il lui dit: "[...] je sens que je m'affaiblis, *prédicant*, [...]"

Dans *L'étranger* c'est curieusement l'inverse: premièrement c'est l'aumônier qui appelle Meursault "mon ami":

"Quand il a eu fini, il s'est adressé à moi en m'appelant «*mon ami*» [...]"<sup>73</sup>

Deuxièmement c'est le juge d'instruction - donc aussi quelqu'un qui appartient "à l'autre système" - qui le tutoie.

Cela finit par énerver Meursault, contrairement au prêtre du *Dialogue*, qui, comme on l'a dit, subit le tutoiement du moribond sans protestation:

[Le juge d'instruction] agitait son crucifix [...].<sup>74</sup>

[...] il avançait [...] le Christ sous mes yeux et s'écriait d'une façon déraisonnable: «Moi, je suis chrétien. Je demande pardon de *tes* fautes à celui-là. Comment peux-tu ne pas croire qu'il a souffert pour *toi*?» J'ai remarqué qu'il *me tutoyait*, mais j'en avais assez.<sup>75</sup>

Meursault à son tour se comporte comme le moribond, dans la mesure où il ne respecte pas non plus les conventions qui existent pour adresser les hommes d'Église. Le lecteur l'apprend dans le passage suivant:

[L'aumônier] a essayé de changer de sujet en me demandant pourquoi je l'appelais «*monsieur*» et non pas «*mon père*».<sup>76</sup>

En ce qui concerne le dernier paragraphe du *Dialogue entre un prêtre et un moribond* et le dernier paragraphe du roman *L'étranger*, il y a de nouveau un parallèle intéressant. On y apprend que le moribond et Meursault ont abandonné tout leur espoir. Tous les deux trouvent le bonheur dans le hic et nunc avant de devoir mourir, étant chacun à sa manière concilié avec son sort.

Le moribond conseille au prêtre ses propres maximes et compte ensuite terminer sa vie entre les bras de "six femmes plus belles que le jour" (donc plus que "très belles", mais il y peut-être aussi une allusion à "belles-de-jour"):

Mais je sens que je m'affaiblis, prédicant, quitte tes préjugés, *sois* [...] sans crainte et *sans espérance*; [...] Renonce à l'idée d'un autre monde, il n'y en a point, mais *ne renonce pas au plaisir d'être heureux* [...]<sup>77</sup>

VS les pensées de Meursault après la dispute avec l'aumônier et le départ de ce dernier:

[...] je me suis réveillé avec des étoiles sur le visage. Des bruits de campagne montaient jusqu'à moi. Des odeurs de nuit, de terre et de sel rafraîchissaient mes tempes. La merveilleuse paix de cet été endormi entrainait en moi comme une marée. [...] Comme si cette grande colère m'avait purgé du mal, *vidé d'espoir*, [...] je m'ouvrais pour la première fois à la

tendre indifférence du monde. De l'éprouver si pareil à moi, si fraternel enfin, *j'ai senti que j'avais été heureux, et que je l'étais encore.*<sup>78</sup>

## CONCLUSION

La comparaison complémentaire du chapitre précédent a pu de nouveau montrer des similitudes. Cependant on ne peut pas en déduire que Camus s'est dans tous ces cas inspiré de Sade. Par contre cela semble, comme je l'ai déjà dit, plus que probable pour les similitudes nommées dans le chapitre sur les points communs les plus frappants. Le fait, par exemple, que "le duel" entre prêtre et *moriturus* joue un rôle constitutif et pour l'opuscule de Sade et pour la fin de *L'étranger* rend la possibilité d'une inspiration très probable. Le fait que, et dans le dernier paragraphe de *L'étranger* et dans le dernier paragraphe du *Dialogue*, les *morituri* ont abandonné l'espoir et sont heureux peut être une coïncidence.

Quoi qu'il en soit: le chapitre sur "les autres points communs" énumère une telle quantité de ces similitudes que cela, aussi, peut seulement servir notre hypothèse... d'une influence sadienne sur la rédaction de la fin de *L'étranger*.

Et ceci ne fait que confirmer une fois de plus le verdict du critique littéraire Charles Augustin Sainte-Beuve (1804-1869): concernant la question controversée du mérite de l'œuvre de Sade, il trouva du mérite incontestable dans le fait que c'est une riche source d'inspiration pour la littérature française.<sup>79</sup>

---

1 Albert Camus: *Le mythe de Sisyphe*, Éditions Gallimard, Paris 1942, p.137f.

2 Albert Camus: *L'homme révolté*, Librairie Gallimard, Paris 1951, p. 55.

3 A. Camus: *L'homme révolté* (Anm. 2), p. 58f.

4 A. Camus: *L'homme révolté* (Anm. 2), p. 59.

5 A. Camus: *L'homme révolté* (Anm. 2), p. 39.

6 Robert Carlier, Pierre Josserand, Jean-Louis Lalanne et Samuel S. de Sacy, (edd.): *Dictionnaire des citations françaises*, Librairie Larousse, Paris 1977, p. 108.

7 A. Camus: *Le mythe de Sisyphe* (Anm. 1), p. 39.

8 A. Camus: *Le mythe de Sisyphe* (Anm. 1), p. 85.

9 A. Camus: *L'homme révolté* (Anm. 2), p. 64.

10 R. Carlier: *Dictionnaire des citations françaises* (Anm. 6), p. 519.

11 Marquis de Sade: *Histoire de Juliette ou les prospérités du vice*, U.G.E. Éditions 10/19, Paris 1969, 170f.

12 A. Camus: *L'homme révolté* (Anm. 2), p. 55.

13 Jean-Pierre Beaumarchais, Daniel Couty (edd.): *Le Dictionnaire des œuvres littéraires de langue française*, Bordas, Paris 1994, p. 512.

14 Remarque générale: toutes les mises en italique dans les citations sont effectuées par l'auteur.

- 
- 15 Victor Hugo: *Le dernier jour d'un condamné*, dans: Romans, tome I, Intégrale/Seuil, Paris 1963, p. 231.
- 16 Albert Camus: *L'étranger*, Éditions Gallimard, Paris 1957, p. 176.
- 17 V. Hugo: *Le dernier jour d'un condamné* (Anm. 15), p. 226.
- 18 A. Camus: *L'étranger*, (Anm. 16), p. 179.
- 19 V. Hugo: *Le dernier jour d'un condamné* (Anm. 15), p. 232.
- 20 A. Camus: *L'étranger*, (Anm. 16), p. 181.
- 21 V. Hugo: *Le dernier jour d'un condamné* (Anm. 15), p. 231.
- 22 A. Camus: *L'étranger*, (Anm. 16), p. 180.
- 23 V. Hugo: *Le dernier jour d'un condamné* (Anm. 15), p. 232.
- 24 A. Camus: *L'étranger*, (Anm. 16), p. 178.
- 25 J.-P. Beaumarchais: *Le Dictionnaire des œuvres littéraires de langue française* (Anm. 13), p. 512.
- 26 Stendhal: *Le rouge et le noir - Chronique du XIXe siècle*, Librairie Générale Française, Paris 1983, p. 525.
- 27 A. Camus: *L'étranger*, (Anm. 16), p.165.
- 28 Stendhal: *Le rouge et le noir* (Anm. 26), p. 526.
- 29 A. Camus: *L'étranger*, (Anm. 16), p.181.
- 30 Stendhal: *Le rouge et le noir* (Anm. 26), p. 526.
- 31 A. Camus: *L'étranger*, (Anm. 16), p.182.
- 32 J.-P. Beaumarchais: *Le Dictionnaire des œuvres* (Anm. 13), p. 537.
- 33 Soit dit en passant: la *Lettre sur les aveugles* ne peut pas être rapprochée de la fin de *L'étranger* comme source d'inspiration, sauf en tant que "parent éloigné" à travers le *Dialogue* de Sade.
- 34 Marquis de Sade: "Dialogue entre un prêtre et un moribond", dans: *Œuvres complètes, écrits politiques*, tome 8, Gallimard, Paris 1966, p. 52.
- 35 A. Camus: *L'étranger*, (Anm. 16), p. 107f.
- 36 Sade: "Dialogue entre un prêtre et un moribond" (Anm. 34), p. 52.
- 37 Sade: "Dialogue entre un prêtre et un moribond" (Anm. 34), p. 52f.
- 38 A. Camus: *L'étranger*, (Anm. 16), p. 178.
- 39 A. Camus: *L'étranger*, (Anm. 16), p. 179.
- 40 A. Camus: *L'étranger*, (Anm. 16), p. 184.
- 41 Sade: "Dialogue entre un prêtre et un moribond" (Anm. 34), p. 53. Cette note ironique et satirique fait sans doute allusion au mot de Pascal: "La nature des hommes est corrompue et déçue de Dieu".
- 42 Soit dit en passant: c'est aussi le nom d'un fameux vin de la région de Beaune.
- 43 Sade: "Dialogue entre un prêtre et un moribond" (Anm. 34), p. 33.
- 44 Sade: "Dialogue entre un prêtre et un moribond" (Anm. 34), p. 33ff.
- 45 A. Camus: *L'étranger*, (Anm. 16), p. 179.
- 46 A. Camus: *L'étranger*, (Anm. 16), p. 179.
- 47 A. Camus: *L'étranger*, (Anm. 16), p. 179.
- 48 Sade: "Dialogue entre un prêtre et un moribond" (Anm. 34), p. 51.
- 49 Sade: "Dialogue entre un prêtre et un moribond" (Anm. 34), p.44.
- 50 A. Camus: *L'étranger*, (Anm. 16), p. 180.
- 51 Sade: "Dialogue entre un prêtre et un moribond" (Anm. 34), p. 37f.
- 52 Sade: "Dialogue entre un prêtre et un moribond" (Anm. 34), p. 38f.
- 53 Sade: "Dialogue entre un prêtre et un moribond" (Anm. 34), p. 39.
- 54 A. Camus: *L'étranger*, (Anm. 16), p. 173f.
- 55 A. Camus: *L'étranger*, (Anm. 16), p. 180.
- 56 Sade: "Dialogue entre un prêtre et un moribond" (Anm. 34), p. 46.
- 57 A. Camus: *L'étranger*, (Anm. 16), p. 182.
- 58 Sade: "Dialogue entre un prêtre et un moribond" (Anm. 34), p. 38.
- 59 Sade: "Dialogue entre un prêtre et un moribond" (Anm. 34), p. 35.
- 60 Sade: "Dialogue entre un prêtre et un moribond" (Anm. 34), p. 40.

- 
- 61 A. Camus: *L'étranger*, (Anm. 16), p. 179.  
62 A. Camus: *L'étranger*, (Anm. 16), p. 181.  
63 A. Camus: *L'étranger*, (Anm. 16), p. 182.  
64 A. Camus: *L'étranger*, (Anm. 16), p. 185.  
65 A. Camus: *L'étranger*, (Anm. 16), p. 182ff.  
66 Sade: "Dialogue entre un prêtre et un moribond" (Anm. 34), p. 39.  
67 Sade: "Dialogue entre un prêtre et un moribond" (Anm. 34), p. 38.  
68 Sade: "Dialogue entre un prêtre et un moribond" (Anm. 34), p. 34.  
69 Sade: "Dialogue entre un prêtre et un moribond" (Anm. 34), p. 33.  
70 Sade: "Dialogue entre un prêtre et un moribond" (Anm. 34), p. 38.  
71 Sade: "Dialogue entre un prêtre et un moribond" (Anm. 34), p. 39.  
72 Sade: "Dialogue entre un prêtre et un moribond" (Anm. 34), p. 52.  
73 A. Camus: *L'étranger*, (Anm. 16), p. 177.  
74 A. Camus: *L'étranger*, (Anm. 16), p. 177.  
75 A. Camus: *L'étranger*, (Anm. 16), p. 108.  
76 A. Camus: *L'étranger*, (Anm. 16), p. 182.  
77 Sade: "Dialogue entre un prêtre et un moribond" (Anm. 34), p. 52f.  
78 A. Camus: *L'étranger*, (Anm. 16), p. 185f.  
79 Camus est, à son tour, devenu "riche source d'inspiration pour la littérature française". La plus récente intertextualité peut être constaté justement entre *L'étranger* et le roman de Michel Houellebecq *Plateforme*, paru en 2002. Voir ce concernant Richard Kämmerling: "Im Schrebergarten der Lüste – Ein Camus für unsere Zeit? Michel Houellebecq's neuer Roman "Plattform", *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 16.02.2002, S. 24.